

Gilles Marty

LES PLUS
—BEAUX
MÈTRES CARRÉS
SONT
CEUX
QUE L'ON NE
CONSTRUIT PAS

LES PLUS BEAUX MÈTRES CARRÉS SONT
CEUX QUE L'ON NE CONSTRUIT PAS

*Je dédie ce livre à Philippe Sollers
pour le souffle donné.*

www.editions-hermann.fr

ISBN : 979 1 0370 4727 4

ISBN epub : 979 1 0370 4728 1

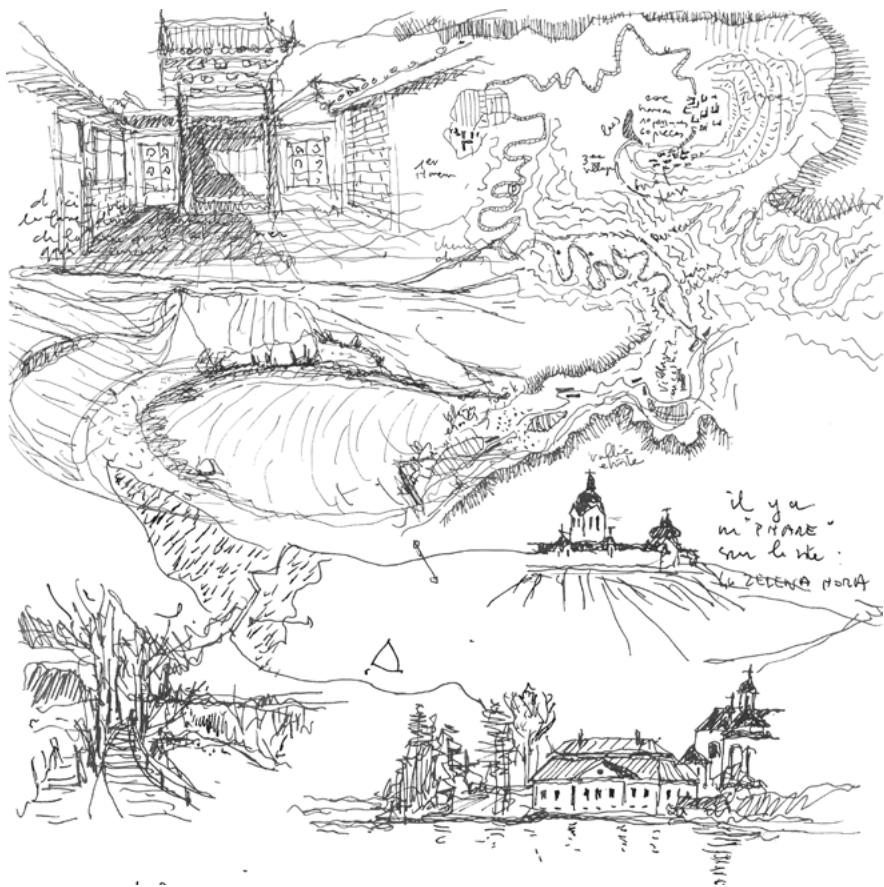
ISBN pdf : 979 1 0370 4729 8

© 2026, Hermann Éditeurs, 6 rue Labrouste, 75015 Paris.

Toute reproduction ou représentation de cet ouvrage, intégrale ou partielle, serait illicite sans l'autorisation de l'éditeur et constituerait une contrefaçon.

Les cas strictement limités à l'usage privé ou de citation sont régis par la loi du 11 mars 1957.

Gilles Marty
LES PLUS
—BEAU X
MÈTRES CARRÉS
SONT
CEUX
QUE L'ON NE
CONSTRUIT PAS



« En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme, en regardant tout l'univers muet et l'homme sans lumière abandonné à lui-même, et comme égaré dans ce recoin de l'univers sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, incapable de toute connaissance, j'entre en effroi comme un homme qu'on aurait porté endormi dans une île déserte et effroyable, et qui s'éveillerait sans connaître et sans moyen d'en sortir. Et sur cela, j'admire comment on n'entre point en désespoir d'un si misérable état. Je vois d'autres personnes auprès de moi d'une semblable nature, je leur demande s'ils sont mieux instruits que moi. Ils me disent que non et sur cela ces misérables égarés, ayant regardé autour d'eux et ayant vu quelques objets plaisants s'y sont donnés et s'y sont attachés. Pour moi je n'ai pu y prendre d'attache, et considérant combien il a plus d'apparence qu'il y a autre chose que ce que je vois j'ai recherché si ce dieu n'aurait point laissé quelque marque de soi. »

Pascal (*Pensées* 229)



Préambule

Manifeste

« Pour des raisons suffisamment évidentes, chaque génération traite la vie qu'elle trouve à son arrivée dans le monde comme une donnée définitive, hors les quelques détails à la transformation desquels elle est intéressée. C'est une conception avantageuse, mais fausse. À tout instant, le monde pourrait être transformé dans toutes les directions, ou du moins dans n'importe laquelle ; il a ça, pour ainsi dire, dans le sang. C'est pourquoi il serait original d'essayer de se comporter non pas comme un homme défini dans un monde défini où il n'y a plus, pourrait-on dire, qu'un ou deux boutons à déplacer (ce que l'on appelle l'évolution), mais, dès le commencement, comme un homme né pour le changement dans un monde créé pour changer, c'est-à-dire à peu près comme une goutte d'eau dans un nuage »

Robert Musil

J'ai aimé le xx^e siècle. C'est le siècle où je suis né, où j'ai grandi et où je suis devenu architecte. J'appartiens à cette génération d'architectes formés à la fois aux idéaux du mouvement moderne et à ceux du post-modernisme, marqués par les théoriciens de la modernité comme par ceux qui allaient la pourfendre au tournant des années 1960. À cette époque, Philip Johnson faisait et défaisait les avant-gardes architecturales depuis son bureau de New York, l'Italie était un vaste laboratoire urbain et le néo-régionalisme annonçait

déjà la sensibilité du ^{xxi}e siècle. Après les outrances du post-modernisme vint le déconstructivisme, comme une sorte d'intermède philosophique extravagant. J'ai gardé de cette période une profonde affection pour les modernes, pour leurs utopies, leur audace et leur radicalité. Je leur voue un attachement dont je ne pourrai jamais me défaire car ils m'ont légué la passion de l'invention si essentielle à l'architecture.

Des enseignants m'ont formé à l'analyse des sites, à la lecture des paysages et à la compréhension des habitats humains. Ils m'ont transmis le goût pour les territoires et m'ont fait comprendre l'architecture comme l'émanation logique de processus humains, culturels, historiques et géographiques. Au Canada, j'ai découvert une école qui voyait en l'architecture une discipline sociétale, entre design, art, espace et urbanisme. Je dois à cette précieuse entrée en matière une conception fondamentalement ouverte de mon métier. Plus tard, des professeurs m'ont initié à l'essence théorique de l'architecture, *l'architettura cosa mentale*, telle que l'ont inventée les architectes de la Renaissance ; c'est-à-dire comme un fait de l'esprit avant d'être une construction. Fasciné par les puissantes abstractions de grands inventeurs tels que Mies van der Rohe, Kazuo Shinohara ou Cedric Price, je tirais à cette époque une immense satisfaction à concevoir mes architectures comme des objets idéaux. J'imaginai des concepts aux noms étranges – maison à une seule fenêtre, pavillon en diagonale, villa aux deux paysages perpendiculaires, labyrinthe de fragments colorés. Je dessinais et redessinais sans relâche ces objets jusqu'à ce qu'ils deviennent une forme pure dont toutes les composantes devaient être guidées par un concept unique. Je pensais que la force d'une architecture résidait dans sa puissance d'abstraction, c'est-à-dire dans la rigueur inflexible de principes géométriques, structuraux et spatiaux imposés à la réalité.

Puis, sous l'impulsion d'une étrange attraction pour la réalité poétique des lieux, je me suis lentement détaché de la vision abstraite des modernes pour explorer de nouveaux horizons, allant vers les sites, les paysages et leur infinie diversité. Je voulais des lacs, des forêts, des plateaux, des vallées, des rivières, des falaises et des rivages pour imaginer de nouvelles architectures. Je rêvais de soleil, de vent, de nuages, de nuits étoilées et de ciels grandioses comme un grand « dehors » de l'architecture. À force d'acharnement et de patience, ces rêves sont devenus des réalités. J'ai la chance en effet de travailler aujourd'hui dans des lieux magnifiques pour les sauvegarder, les protéger ou les valoriser de telle sorte qu'ils demeurent notre bien commun. Je crée des architectures infimes dans des paysages immenses, des têtes d'épingle dans des espaces ouverts et sans limites. Au fil du temps, j'ai compris qu'un concept architectural doit être avant tout sensible, poétique et atmosphérique. Mes seuls juges sont désormais les sites et la manière dont mes architectures se fondent en eux et s'accordent à eux.

En décidant de consacrer ma pratique aux sites remarquables, j'étais conscient de m'engager sur un chemin semé d'obstacles et de contraintes. J'étais loin cependant d'imaginer que ces lieux deviendraient des terrains de jeux inespérés pour combler mon désir d'invention. J'ai toujours considéré l'indépendance d'un architecte comme une évidence, évitant soigneusement tout ce qui entrave l'imagination et oriente la création vers un résultat prévisible. Je traite chaque lieu, même le plus abîmé, comme le plus bel endroit au monde qui appelle une réponse unique ne pouvant être transposée ailleurs sans perdre tout son sens. Je n'ai jamais pu me satisfaire des figures imposées de notre métier – un programme trop contraignant, des règlements étriqués, des contraintes arbitraires. Ils sont pour moi à l'opposé de ce qui nourrit la création architecturale. D'évidence ils n'ont été d'aucune utilité pour garantir la qualité de notre environnement ou du

moins ils n'ont pu empêcher sa banalisation et son enlaidissement au cours des dernières décennies. Si j'apprécie peu les contraintes abstraites, j'affectionne en revanche les nécessités qui s'imposent à moi. Elles proviennent dans leur grande majorité de la sensibilité patrimoniale des milieux dans lesquels je travaille – sites classés, espaces naturels fragiles, paysages protégés. Un ami paysagiste me définit comme un architecte de sites. S'il veut dire par là que j'ai renoncé à couler du béton pour me consacrer entièrement aux lieux où je bâtis, cela me convient. Je milite pour un béton désarmé et je plaide volontiers pour la création d'un ministère de la déconstruction et de l'embellissement du quotidien.

D'aussi loin que je me souviennne, l'architecture a toujours été pour moi un moyen comme un autre de cultiver le vivant. Je la respecte suffisamment pour ne l'utiliser qu'en dernier recours, au moment où toutes les conditions sont favorables à son existence et propices à sa présence dans le site. J'ai compris au fil des années que ma manière d'aimer l'architecture est celle d'un étranger qui aimerait un pays qui n'est pas le sien. Je suis devenu architecte, mais j'aurais pu exercer d'autres métiers – paysagiste, philosophe, historien, physicien, archéologue. L'architecture est devenue ma passion pour la simple et bonne raison qu'elle me permet de tous les pratiquer simultanément. Ils coexistent en moi et constituent ce que j'appelle mes « figures d'architecte ». Je les cultive et les convoque au cours des différentes étapes d'un projet pour explorer, concevoir et parfaire mon sujet. Mon approche d'un site est celle d'un archéologue. J'arpente, j'observe, je fouille, je traque des indices pour reconstituer des totalités à partir de quelques fragments présents sur le site. Puis je dessine les premières esquisses à la manière d'un chef cuisinier, prélevant dans le paysage des sensations que je transforme en atmosphères spatiales. Vient ensuite le temps de la composition architecturale qui nécessite la minutie d'un